



Club Généalogique de Castelnau de Médoc

**Bulletin n°25
Janvier 2011**

Le mot de la présidente

Permettez moi de vous présenter au nom de notre club tous mes vœux pour cette nouvelle année .

L'année 2010 se termine. Notre club a participé en cette fin d'année à 2 manifestations, en septembre à la «Foire de Ste Hélène » et le 2 Octobre aux rencontres généalogiques Aquitaine Pyrénées organisées par le cercle de Périgueux.

Nous aurons en cette année 2011, le 15 octobre, le grand privilège mais aussi la lourde tâche d'organiser dans notre commune le forum de l'U.G.A.P. Malgré des moyens plus limités nous mettrons tout en œuvre pour que cette journée soit une réussite. Je compte sur l'investissement de tous nos adhérents dans la préparation de cette rencontre.

Un de nos adhérents, Daniel Birebont, fondateur de notre club, se consacre depuis quelques années à l'histoire de notre village. Après de nombreuses recherches dans les archives de notre mairie, ou auprès d'anciens de Castelnau il a recueilli tant d'éléments qu'il en a réalisé un livre « Mémoire en Médoc ». Je tiens à le remercier pour son travail, sa patience, Grâce à lui nous en apprendrons un peu plus sur notre commune.

Je souhaite à tous nos adhérents en cette nouvelle année bon courage pour leurs recherches généalogiques, et plein de belles découvertes, sans doute rencontrerez vous des difficultés, mais pensez que faire partie d'un club c'est pouvoir compter sur l'aide de tous.

Nos tables rondes mensuelles sont là pour ça.

Je vous souhaite à tous ainsi qu'à vos familles une très heureuse année 2011

Christine Dabé

Sommaire

- 1** La bête des Cévennes
- 2** Le coup de Jarnac
- 3** Au temps des maisons closes en Médoc
- 4** De la petite à la Grande vertu
- 5** Décret du 9 janvier 1811 protection de l'enfance
- 6** Fin tragique du Prince Impérial
- 7** 13 Octobre 1131
- 8** Recettes de cuisines du Moyen Age
- 9** Diane D'Andouins
- 10** Henri IV et ses maîtresses
- 11** Il y a 150 ans la Savoie...
- 12** Abbaye notre Dame du Rivet
- 13** Expressions d'ici

"la bête des Cévennes exerce ses ravages "

Nouvelles de l'intérieur – Nismes, 20 octobre.

Depuis quelques jours, un animal féroce a répandu la terreur dans le premier arrondissement du Gard : comme autrefois la bête du Gévaudan, la bête des Cévennes exerce aujourd'hui ses ravages dans cette contrée. Cette bête, quoi qu'en dise le vulgaire, n'est autre qu'un loup affamé.

Le 2 de ce mois, à dix heures du matin, tout près du hameau de Planzolles, à une lieue de Genolhac, un petit garçon, âgé de six ans, gardait un troupeau avec son grand-père, vieillard de 80 ans. Une chèvre s'étant écartée du troupeau, le vieillard ordonna à son petit-fils de la chercher et de la ramener.

L'enfant obéit ; un instant après, la chèvre rejoignit le troupeau, mais l'enfant ne reparut point. On le chercha de tous côtés pendant tout le reste du jour et toute la nuit, et ce ne fut que le lendemain, à huit heures du matin, qu'on trouva, avec ses vêtements ensanglantés, les traces de son corps dévoré, dont il ne restait que quelques ossements et une partie d'un bras avec la main.

Le 6 du même mois, à six heures et demie du soir, une petite fille de sept ans, de Malenches, à un quart de lieue de Genolhac, s'était un peu écartée de sa maison. Ses parents s'aperçurent bientôt de son absence, ils commencèrent à s'alarmer : quelqu'un dit l'avoir entendue crier et appeler sa mère. Enfin, après quelques recherches, on ne trouva d'elle que ses habits déchirés et teints de sang, quelques os et la tête entière.

On assure que ce loup a été aperçu par quelques personnes, qui ont dit qu'il était d'une grosseur énorme. Ces faits en ont rappelé un autre également certain. Le 23 juillet dernier, un particulier des environs de Villefort allait à Genolhac. Il rencontra près de Cancoule un gros loup, qui vraisemblablement était le même, et qui était campé sur le chemin. Comme il était sans armes, il voulut le faire fuir par des cris et par des gestes menaçants. Ce fut en vain, l'animal ne bougea point, et le voyageur fut obligé de lui céder le pas, et de se détourner pour l'éviter. Un pareil événement est sans exemple dans cette saison. On a bien vu en hiver, quand le pays est couvert de neige, des loups pressés par la faim attendre les passans sur les routes, mais jamais on n'avait entendu parler de pareilles rencontres pendant l'été.

Ce qui a servi à accréditer l'opinion que l'animal qui a fait ces ravages n'est point un loup, mais plutôt une hyène, ou quelque autre bête féroce, ou même un monstre, c'est que, contre l'instinct bien connu des loups, celui-ci laissa la chèvre pour dévorer l'enfant. Il ne faut pas voir une préférence dans ce premier essai de sa férocité contre l'espèce humaine. Il est bien plus vraisemblable que la chèvre ayant vu de loin son ennemi, prit la fuite, et que l'animal carnassier voyant qu'il ne pourrait pas atteindre sa proie, et qu'elle allait rejoindre le troupeau qui était gardé par un homme, se jeta sur l'enfant qui se trouvait isolé, et qui, à cause de sa petite taille, ne pouvait lui opposer une grande résistance, et il n'est pas étonnant qu'après avoir une fois tâté de la chair humaine, cet animal la préfère à toute autre, et qu'il attaque les enfants, et même les hommes, pour satisfaire sa faim.

On a déjà fait deux ou trois chasses, mais sans succès. Il faut espérer que les mesures mieux concertées que l'on prend, délivreront bientôt le pays de cet animal dangereux, et de plusieurs autres de son espèce. »

1809 Genolhac 30450

Christine Dabé

Source: « Annales périodiques de la ville d'Orléans », paru le samedi 4 novembre 1809

Une pluie de bonnes choses...

J&F

GAUFRETTES VIDILLES

GROS 29^{ans} ANATOLE-FRANCE
LEVALLOIS-PARIS EN VENTE ICI

EAU D'AIX (B.d-R)
SOURCE SEXTIUS

PICHON

Le «coup de Jarnac» (10 juillet 1547)

Ce jour de 1547, deux nobles se préparent à un duel sans concession devant la Cour et le roi de France Henri II. De l'issue tragique de ce fait divers va nous rester une expression fameuse, le «*coup de Jarnac*».

À l'origine du duel se tient l'une des plus singulières maîtresses royales qu'ait connues la Cour de France : Diane de Poitiers. Née en 1499, Diane est mariée à 16 ans à Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, de 40 ans plus âgé qu'elle. C'est dès lors sous le nom de Diane de Brézé qu'elle est connue de ses contemporains (l'appellation *Diane de Poitiers*, plus accrocheuse, lui vient d'Alexandre Dumas).

Veuve à 32 ans, Diane devient, croit-on, la maîtresse du roi François 1er puis, vers 1536, celle de son deuxième fils Henri d'Orléans, qui règnera sous le nom d'Henri II. Henri a connu dans son enfance la captivité à Madrid et en a gardé une grande mélancolie. Aussi trouve-t-il du réconfort auprès de cette femme supérieure et de vingt ans plus âgée que lui.

Après la mort de François 1er, le 31 mars 1547, Diane veut prendre sa revanche sur la dernière maîtresse du défunt roi, Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes... Elle se souvient d'une rumeur répandue à la cour par le Dauphin, deux ans plus tôt, d'après laquelle le beau-frère de la duchesse, un jeune écervelé du nom de Guy Chabot, par ailleurs baron de Jarnac, aurait été l'amant de la seconde femme de son père (sa belle-mère) ! La rumeur avait été rapportée au baron de Jarnac par François de Vivonne, seigneur de La Châtaigneraie, un colosse réputé pour sa force. Son père ne disait-il pas de lui : «*S'il va jamais en enfer, il en chassera les diables et s'en rendra maître*» !... La Châtaigneraie accable Jarnac de ses insultes mais ce dernier n'ose pas relever l'affront. L'affaire se tasse provisoirement...

À l'avènement d'Henri II, Diane, rancunière, convainc son royal amant d'autoriser un duel judiciaire entre les deux rivaux ; la mort devant désigner le coupable devant Dieu et les hommes. À titre exceptionnel, le roi autorise donc le duel judiciaire, une pratique médiévale interdite depuis..... Saint Louis ! N'ayant rien à perdre, le sieur de Jarnac se fait enseigner quelques bottes secrètes par un vieux maître italien.

Arrive le jour du duel. Sur la terrasse du château de Saint-Germain-en-Laye où s'est réunie la cour, Vivonne se présente en grande pompe, accompagné de 300 gentilshommes. Sûr de sa victoire, il a préparé un grand festin. Après quelques passes d'armes «*à toute outrance*», surprise ! Jarnac se découvre et frappe son adversaire au jarret. Les leçons du

maître italien n'auront pas été vaines. Le roi consent à rendre son honneur au vainqueur et accorde la vie sauve à La Châtaigneraie, qui n'en meurt pas moins pendant la nuit. L'expression «*coup de Jarnac*» devient bientôt synonyme d'habileté mais elle est détournée de son sens à la fin du XVIIIe siècle par le *Dictionnaire de Trévoux* qui préfère y voir une manoeuvre traîtresse et déloyale.

Désappointée par la victoire du beau-frère de sa rivale, Diane de Poitiers ne tire pas du duel la vengeance qu'elle espérait. Elle n'en poursuit pas moins une carrière prestigieuse, forte de son charme et de son éternelle jeunesse, entourée d'une cour brillante. Châtelaine d'Anet, à l'ouest de Paris, et heureuse propriétaire du château de Chenonceau, elle reçoit du roi le titre de duchesse de Valentinois.

Pendant tout le règne de son jeune amant, Diane, qui a arrangé le mariage de celui-ci avec Catherine de Médicis, a soin de tenir la Florentine dans l'ombre. La reine se vengera lorsqu'elle deviendra régente du royaume, à la [mort](#) d'Henri II en chassant Diane de la Cour et en lui retirant Chenonceau. La duchesse finira sa vie à 67 ans dans son château d'Anet.

Pour l'anecdote : Chenonceau, Diane et Catherine

Le château de Chenonceau porte le nom du village voisin, Chenonceaux, à une lettre près, le *x* final. Ce bijou de la Renaissance garde le souvenir de ces deux maîtresses femmes que furent Diane de Poitiers et sa rivale Catherine de Médicis.

Au château, situé sur la rive droite du Cher, un pittoresque affluent de la Loire, Diane, passionnée par la chasse, fait ajouter un pont pour gagner plus facilement la rive opposée et ses forêts giboyeuses.

Plus tard, Catherine ajoute au pont une somptueuse galerie à double étage de 60 mètres de long où vont désormais se dérouler fêtes et bals, faisant de Chenonceau un bijou architectural voué à la joie de vivre... et à notre bonheur.

*Article écrit par Marie Desclaux, sur les Amis d'Hérodote de juillet 2010
Jean-Daniel B, pour Généamédoc, juillet 2010.,*



Diane de Poitiers



Le roi Henri II

Au temps des maisons closes du Médoc



Les pensionnaires, 1900.

Il est bien révolu le temps des maisons closes, des claques, des lupanars avec tout ce qu'il véhiculait de mythes, de décorum, de secrets ,de scandales ,d'opprobre et de dégoût.

Finie l'époque où les dames médocaines faisaient les honneurs de leur maison au conscrit comme au fonctionnaire, à l'artisan comme au notable, au fils du château comme à l'ouvrier agricole. dans tous ces lieux, un seul désir la satisfaction du client.

Le jeune soldat en bordée a fait les nuits chaudes d'Hourtin jusque dans les années 20. Positionnées face au centre de formation marine, les cabanes en bois servant de bistrot faisaient les belles nuits de la population masculine renouvelée au fil des incorporations.

Les filles venaient de Bordeaux et repartaient à l'aube.

Cette tradition a connu des antécédents à Pauillac ,port très actif où accostaient traditionnellement navires marchands et de transport de troupes. Par exemple en 1776 au moment de la guerre d'Indépendance des Etats-Unis, les vaisseaux transportant des armes et des troupes faisaient escale à pauillac. Sur le port les estaminets s'alignaient et proposaient aux valeureux soldats le charme de leurs servantes filles de joie à l'occasion .

Les conscrits médocains n'ont pas résisté à l'attraction de ces lieux de plaisir tarifés. Il y avait la Dune à Soulac ,en passant par chez Isabelle patronne des Trois Marches au 11 rue de la Loi à Lesparre (il fallait monter 3 marches pour pénétrer dans l'établissement), le plus connu était certainement le Castel à Pauillac vers la zone d'activités de Trompeloup qui a continué son commerce longtemps après la loi de Marthe Richard ,jusqu'au début des années 70,alors que l'autre lieu de plaisir La Maison Carrée à l'extrémité sud de la ville fut fermée en 1948.

Deux autres établissements à Lesparre rendaient le même service l'un était un restaurant situé au 8 de la rue Castéra, où les prostituées bordelaises ne venaient que les jours de

foire, l'autre un restaurant lui aussi au n° 3 de l'actuelle place Laborie.

En dehors de ces maisons avec pignon sur rue, certaines rues avaient la réputation d'être des rues chaudes plutôt mal famées où les dames recevaient à domicile et sans intermédiaire. Ainsi dans de nombreux villages médocains cette propension au partage a souvent été de mise et l'on dit que la tradition perdure encore.



Il est vrai que la prostitution constitue le plus vieux métier du monde tour à tour permis, toléré, ou interdit. Alimentant l'imagination des artistes, peintres ou écrivains. Un métier qui générait des affaires juteuses, le chiffre d'affaire évalué avant 1945 des 1500 maisons de tolérance officielles dépassait le milliard de francs de l'époque. Pendant la seconde guerre mondiale le gouvernement de Pétain avait rattaché ces maisons au comité professionnel de l'industrie hôtelière

C'est le 13 avril 1946 que furent fermées les maisons closes à la demande de Marthe Richard. Aujourd'hui la prostitution n'est pas interdite . c'est une profession libérale . Le code pénal condamne uniquement le racolage sur la voie publique .



Christine Dabé extrait d'un article du Journal du Médoc Avril 1999
par Florence Bord (illustration internet)

Marthe Richard

« De la petite à la grande vertu »



Marthe Richard ici en 1950

Marthe Richard née (Marythe Betenfeld) à Blamont (Meurthe et Moselle) le 15 août 1889, était couturière de métier elle quitte sa famille en 1905 pour vivre à Nancy, où elle devient apprentie culottière à quatorze ans, puis elle on la retrouve inscrite en 1905, soit deux ans plus tard, comme prostituée. Elle rencontre en 1907, et épouse Henri Richer, riche industriel, mandataire aux Halles.

Marthe Richer obtient son brevet de pilote le 7 juin 1913 (n°1369). Elle a, auparavant, fait un peu d'aérostation, et est membre de la Stella, un aéroclub féminin créé en 1908 par l'aéronaute de l'Aéronautique Club de France Marie

Surcouf qui regroupe les premières aéronautes sportives puis les premières aviatrices.

Par la suite, elle participe à des meetings aériens dont celui de Nantes, de Château-Gontier et de Pornic. Elle se blesse grièvement le 31 août 1913 à La Roche-Bernard en atterrissant sur un terrain non approprié. Elle passe trois semaines dans le coma et en gardera des séquelles à vie.

En 1916 elle se retrouve veuve de guerre. Elle devient, grâce à son amant (jeune anarchiste russe appartenant au Deuxième Bureau), espionne sous les ordres du capitaine Ladoux. Pour approcher l'attaché naval allemand à Madrid, Von Krohn, elle en devient sa maîtresse. En rentrant en France, elle découvre que son nom est rayé du service et le capitaine Ladoux emprisonné.

En 1926, elle épouse le Britannique Thomas Crompton, directeur financier de la fondation Rockefeller, mécène de la restauration du Petit Trianon, qui meurt subitement en 1928 à Genève. Elle mène alors grand train à Bougival.

En 1930, le capitaine Ladoux, libéré et rétabli au poste de commandant, publie ses *Mémoires* romancées.. Elle publie, sous le pseudonyme de Richard donc, un best-seller : *Ma vie d'espionne au service de la France* (adapté au cinéma en 1937) et devient brusquement une héroïne. Sous la pression médiatique, son amant Édouard Herriot, chef du gouvernement de l'époque, obtient le 17 janvier 1933 la légion d'honneur à M^{me} veuve Crompton dans la catégorie *Affaires étrangères*.

En 1945, *héroïne des deux guerres*, elle est élue conseillère dans le 4^e arrondissement de Paris sur la liste de la Résistance Unifiée (proche du MRP). Accusée de trafic d'influence (elle réclamait 300 000 F contre la libération d'un condamné convaincu de trafic avec les Allemands), son pseudo passé héroïque la sauva. Bien que mentionnés sur des documents officiels, ses hauts faits de résistance ont aussi rencontré beaucoup de scepticisme avec trop de contradictions troublantes

Elle dépose le 13 décembre 1945 devant le conseil municipal un projet pour la fermeture des maisons closes. Sa proposition est votée, et le préfet Charles Luizet décide de fermer les maisons du département de la Seine dans les 3 mois. Encouragée, Marthe Richard bien que vivant avec un proxénète, commence une campagne de presse pour le vote d'une loi généralisant ces mesures.

Le 9 avril 1946, le député Marcel Roclore présente le rapport de la Commission de la famille, de la population et de la santé publique, et conclut à la nécessité de la fermeture. Le député Pierre Dominjon dépose une proposition de loi dans ce sens.

L'Assemblée Constituante adopte le 13 avril 1946 la loi numéro 46-685 qui rend la fermeture obligatoire sans indemnité dans un délai de 6 mois selon l'importance des communes. Le fichier national de la prostitution est détruit et environ 1400 établissements sont fermés

En 1948, on découvre que M^{me} Crompton étant anglaise par mariage (sa réintégration fut refusée en 1937) et que son élection était donc illégale ainsi que les votes auxquels elle avait participé. L'affaire n'a cependant pas de suites. Elle fait des conférences sur sa « vie d'espionne » et meurt à 93 ans en 1982 à son domicile. Elle est enterrée au cimetière du Père-Lachaise

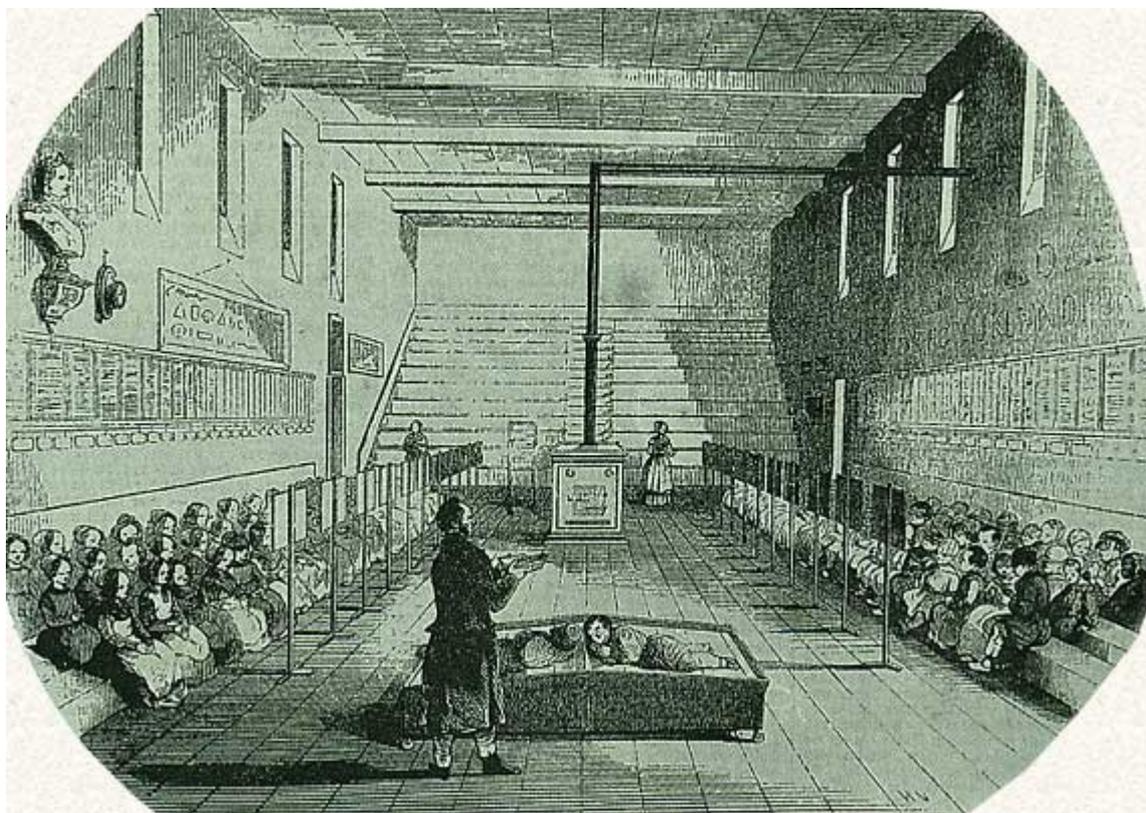


Christine Dabé Internet biographie sous wikipédia et autres sites

Décret du 9 janvier 1811

sur la Protection de l'enfance

L'abandon d'enfant reste, sous l'Ancien Régime comme après la Révolution française, extrêmement fréquent. Aucune loi, au 18e siècle, ne protège l'enfance. Le 27 juin 1793, sous la Convention, une loi fonde enfin en France la protection de l'enfance. Les fondements de ce qui deviendra l'assistance publique prend forme. La législation précise : « La Nation se charge désormais de l'éducation physique et morale des enfants connus sous le nom d'enfants abandonnés et qui seront désormais indistinctement appelés orphelins. La charité, jusque là religieuse, devient laïque.



Des abandons en masse

Ce phénomène d'abandon des enfants en France est récurrent jusqu'au début du 20e siècle. Au début du 19e siècle, Paris compte en moyenne un enfant trouvé pour 158 habitants et un enfant naturel pour trois naissances.

La pauvreté est la première cause qui pousse les familles à se débarrasser de leur nouveau-

né. A une époque où les moyens contraceptifs n'existent pas et où l'avortement est interdit, l'arrivée d'un enfant non souhaité dans une famille ouvrière ne fait qu'intensifier la misère.

Au 19^e siècle, la fille mère n'a droit ni au respect, ni au travail. L'héroïne des Misérables de Victor Hugo, Fantine, reflète parfaitement la condition misérable que l'on réservait à celles qui enfantait en dehors des liens du mariage.

On comprend mieux pourquoi ces jeunes filles préféraient abandonner dans la rue « le fruit du pêché ».

► Une législation pour la protection de l'enfance

La législation est faite pour protéger l'enfant mais également la mère. Le 28 juin 1793, la mère qui abandonne son nouveau-né est pour la première fois protégée de toutes poursuites. Son anonymat est en plus garanti : « Il sera pourvu par la nation aux frais de gésine de la mère et à tous ses besoins pendant la durée de ses couches. Le secret le plus inviolable sera conservé sur tout ce qui la concerne. »

Le 27 novembre 1795, les enfants sont pris en charge : « Les nouveau-nés seront gratuitement accueillis dans les hospices civils de la République. »

En mai 1796, on légalise le fait de faire élever par des nourrices des petits orphelins.

Le décret du 9 janvier 1811 donne une forme définitive, pour un siècle, à la protection de l'enfance. Tous les enfants privés de famille avant leurs 12 ans deviennent « pupilles de l'état. » Ce décret officialise également les « tours ». Ce sont des caisses tournantes en bois qui sont installées dans le mur des hospices. Ils reçoivent les bébés abandonnés en évitant aux parents de s'identifier. Cette méthode peut nous paraître aujourd'hui incroyable mais elle a évité de nombreux infanticides.

C'est en février 1805 que l'assistance publique commence à prendre forme. En 1811, les budgets de la protection de l'enfance sont départementalisés. C'est également la création des Commissions hospitalières qui préfigurent des actuelles D.D.A.S.S (Directions Départementales des Affaires Sanitaires et Sociales).

La loi du 24 juillet 1889, dite loi Roussel, élargit la protection judiciaire aux enfants maltraités.

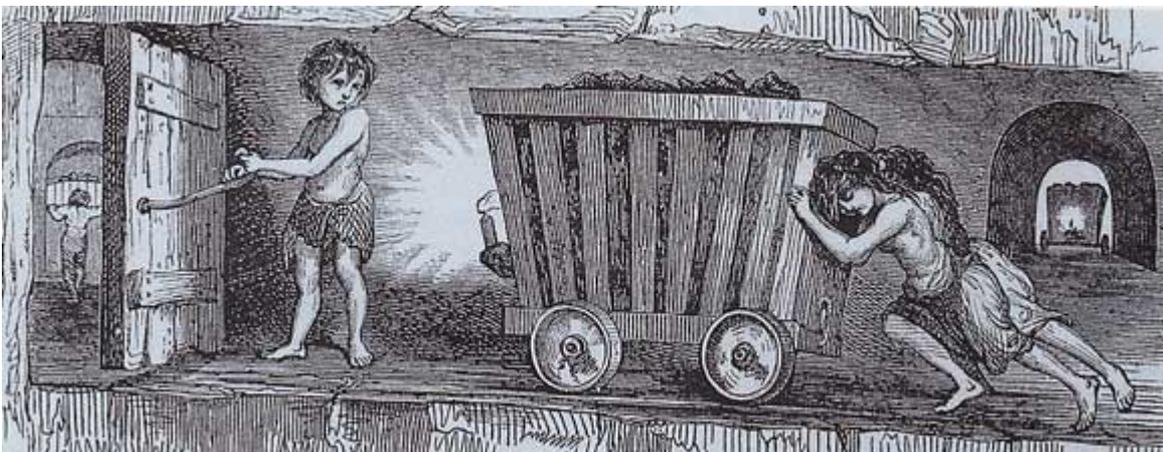


C'est en 1923 que l'adoption de mineurs est légalisée.

Si aujourd'hui, l'enfant est particulièrement protégé par la législation, il faut bien dire que sa mise en place a été très laborieuse en France comme dans l'ensemble des pays européens.

C'est en 1802, en Grande Bretagne, que la première loi sur le travail des enfants est née.

En l'absence de toute législation, les patrons avaient le loisir d'user et d'abuser de la main d'œuvre féminine et enfantine. Il régnait au 19e siècle, un taux de mortalité chez les enfants issus de milieux ouvriers, trois fois plus importants.



Dès l'âge de 4 ans, des centaines de milliers d'enfants étaient employés dans les secteurs du textile ou dans les mines.

A titre d'exemple, dans les mines, les plus jeunes font office de « trappers » : recroquevillés dans une niche, et souvent dans le noir complet, ils actionnent les portillons d'aération au passage des convois. Le travail dure jusqu'à 15 heures par jour.

Il faut savoir qu'encore aujourd'hui, on estime la main d'œuvre enfantine à 300 millions dans le monde. L'Inde est le pays où la situation est la plus dramatique.

Selon les chiffres officiels, environ 90 000 enfants de moins de 15 ans, en Europe, travaillent dans la plus parfaite illégalité.

La fin tragique du Prince Impérial



Il y a 130 ans, mourait à 23 ans Eugène Louis Napoléon, fils de l'ex-empereur Napoléon III et d'Eugénie de Montijo. «Loulou», comme le surnomme affectueusement sa mère, passe une jeunesse heureuse. À la chute de l'Empire, en 1870, il suit sa famille en Angleterre et gagne le grade de lieutenant après de brillantes études.

Désireux de servir son pays d'accueil et la reine Victoria, qui l'a pris en affection, il demande à rejoindre l'armée britannique en Afrique du sud où elle combat les Zoulous.

C'est ainsi que le 1er juin 1879, il part avec quelques hommes en mission de reconnaissance vers le campement du roi zoulou. Faisant halte près d'un fortin, la petite troupe est bientôt assaillie par des dizaines d'ennemis.



Eugène Louis Napoléon, surnommé Napoléon IV

Les Anglais réussissent à s'enfuir cependant que le prince chute de cheval et doit seul faire face aux Zoulous. Il s'écroule percé de dix-sept coups de sagaie, tous reçus par devant.

Son corps, retrouvé le lendemain, sera inhumé avec les honneurs près de celui de son père, Napoléon III, à Farnborough. Dans la plaine d'Itelezi, à l'endroit même de sa mort, se dresse un cairn surmonté d'une croix blanche, en hommage au premier Bonaparte mort au combat.

J.Daniel .B, lu sur les Amis d'Hérodote, juin 2009

13 octobre 1131

Mort du fils aîné de Louis VI le Gros

Le 13 octobre 1131, banal fait divers à Paris. Dans les rues, comme à l'accoutumée, divaguent de nombreux cochons, une clochette accrochée au cou. Ils nettoient les rues de leurs immondices.

Mais voilà que l'un d'eux se jette sous un cheval. Le cavalier tombe et se tue. Ce n'est autre que Philippe, âgé de 15 ans, couronné Roi associé le 14 avril 1129, fils aîné et héritier du roi Louis VI *le Gros*,

L'incident vaudra à son frère destiné à une carrière ecclésiastique et non éduqué à la fonction royale, à devenir l'héritier. Il est donc couronné roi associé à son tour le 25 octobre 1131 sous le nom de Louis VII *le Jeune*. (marié en 1137 à [Aliénor](#), fille et unique héritière du duc d'Aquitaine ; mais le mariage échoua et cet échec eut des conséquences funestes pour le royaume de France).

Il sera aussi à l'origine d'un édit royal interdisant désormais la divagation des cochons.

Les seuls cochons qui échappent à l'interdit sont ceux des confréries de moines Antonins..

Recettes de cuisine du Moyen Age

Arboulaistre en tartre faicte en la paelle

Piez vos oeufs et herbes et une cloche de gingembre batues, meslés et broyées comme devant est dit, puis aiez de la paste pestrie ainsi comme pour le fons d'une tartre, et chauffez vostre paelle à huille ou autre gresse : puis mettez vostre paste pestrie dedans le fons de la paelle, puis mettez la farce de vostre tartre avec fromage gratuisié meslé parmi à souffisant planté. Et pour ce que le dessous, c'est assavoir la paste qui fait le fons de la tartre, seroit cuit que le dessus feust quères eschauffé, il convient avoir une autre paelle dont le fons soit bien eschauffé, torché et nettoyé, et soit icelle paelle plaine de charbon ardent, et la mettez par dedans l'autre paelle, près et joignant la farce, pour icelle eschauffer et cuir à l'essuyé et aussi à ouni comme la paste.

(battre les oeufs avec les herbes et le gingembre, graisser et chauffer la poêle, mettre la pâte dans le fond de la poêle et la farce sur la pâte avec le fromage gratiné, faire cuire la pâte de façon que la garniture est à peine chaud faire chauffer une autre poêle, lorsqu'elle est bien chaude, la poser sur le dessus de la première pour cuire la garniture)

Gravé d'escrevisses

Mettez boullir vos escrevisses, et quant elles seront cuites, soient eslites comme qui le voudroit mengier, et ostez le mauvais dedans, puis aiez des amandes pelées et broyées, deffaites de purée de pois coulée par l'estamine, et du pain harlé ou des chappelures trempés en purée, broyées et coulées par l'estamine, puis aiez gingembre, canelle, graine et clou : broyez, et tout mis en un pot, et un petit de vinaigre et boulu ensemble, puis drécié par escuelles, et soit mis dedens chascune escuelles les escrevisses frictes en huille et de l'autre poisson frit.

Recettes proposées par un bourgeois de Paris en 1393

Cisé d'oïstres

Eschaudez les et les lavez bien, et frisiez en huille, et puis prenez pain hallé, purée de pois ou de l'eau des oïstres où elles auront esté eschaudées ou d'autre eau boullue chaude, et du vin plain, et coulez; puis prenez canelle, gingembre, girofle et graine de paradiz, et saffren pour

coulourer, deffait de vinaigre, et ongnons friz en huile, et faictes boullir ensemble; et soit bien lyant; et aucuns n'y mettent pas boullir les oïstres.

Recette de cuisine proposée par Taillevent en 1373 – 1380

Tous cignes et poons

Premièrement en trez le sanc par les testes touz jus, après les fendez par dessus le dos jusques ès espaulles e les esfondéez, e puis si les métez en broche, o touz les piez o toutes les testes; puis brééz safren e pain blanc destrempez de vin, e brééz moues de oves e safren, e en mouillez les oiseaus o une plume, e getez de la poudre dessus, qui est aussi comme de toutes espices, fors de ciconant e de sormontaing. Et quant li cisne e li poon seront cuit e essuiez, si les envolepez en une toalle, e puis portez sus les tables ainsi, e donez au seigneur, du col e de la test, e des èles e des cuisses, e du remenant, ès autres.

Premièrement extraire le sang par les têtes vers le bas, puis fendez les sur le dos jusqu'aux épaules et retournez les, et mettez les ainsi en broche, avec les pattes et la tête, puis broyez du safran et du pain blanc trempé dans du vin, et pétrir des jaunes d'oeufs et du safran, et en mouiller les oiseaux avec une plume, et jetez de la poudre dessus, qui est comme toutes les épices, fort de ciconant (épice aujourd'hui disparu) et de sormontaing (seseli carvi). Et quand le cygne et le paon seront cuits et secs, enveloppez les dans un linge et amenez les sur la table ainsi, et donnez au seigneur, du cou, de la tête, des ailes et des cuisses, et le reste aux autres.

Blanc brouet de geline

Blanc brouet de geline : métez les gelines cuire en vin e en eue, e prenez alemandes, si les brééz e destrempez du boullon, puis cuisiez en 1 beau pot; e coupez les gelines par morseaus, e les frusiez, puis metez tout ensemble dedens cel pot boullir; puis prenez alemandes, e girofle, e canèle, e poivre long, e folion, e garingal, e safren, e sucre, puis destrempez d'un poi de vin aigre, e métez ensemble. Si aurez bon brouet.

Mettez les poules à cuire dans de l'eau et du vin, et prenez des amandes et les broyer, détrempez les dans du bouillon, et cuisez dans un beau pot; Coupez les poules en morceaux, et les frire, puis faites bouillir tout ensemble dans ce pot; puis prenez des amandes, de la girofle, de la canèle, du poivre long, du folion, de la garingal, du safran, du sucre, puis mouillez avec un peu de vin aigre, et mettez tout ensemble. Ainsi vous aurez un bon ragoût.

Recette proposée dans un traité de cuisine de 1306

Petit lexique de la cuisine du Moyen age

alumelles : *objet tranchant*

atourner : *orner*

aulbuns, aubins d'oeufz : *blancs d'oeufs*

braier, broier, brééz : *pétrir*

brouet : *ragoût*

eslit : *de choix, excellent*

frisiez : *de frire*

mugnette (noix) : *muscade*

oé : *oie*

pertuis : *trou, ouverture*

Oïstres : *huitres*

char : *chair*

coq : *une herbe aromatique*

dougés : *déliçats, fins*

espois : *épais*

estamine : *tamis*

esverde : *retirer ce qui est vert*

paelle : *poëlle*

pain hallé : *pain grillé, brûlé*

partir (partez) : *partager, séparer*

purer : *presser les légumes, nettoyer*

grain : *tout ce qui se rapporte aux ingrédients*



Christine Dabé la cuisine au Moyen Age divers Internet



Le Cuisinier dit « Maître queux »



Le poisson est salé, séché, ou fumé



Aux jeunes femmes on interdisait le poireau réputé aphrodisiaque

Diane D'Andouins 1554-1621



Diane d'Andouins est née en 1554 dans le château d'Harzelmau, qui restera son séjour favori. Elle est la fille unique de Paul d'Andouins, vicomte de Louvigny, baron d'Harzelmau, seigneur de Lescun, gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi et sénéchal de Béarn, et son épouse Anne-Marguerite de Cauna.

Très vite orpheline, à huit ans, (son père est tué lors de la prise de Rouen en 1562) elle est sous la tutelle de ses oncles (Gabriel de Béarn, baron de Serderest - Jean de Bazilhac - Etienne de Bazilhac, seigneur de Saint Cricq et baron de Montaignac) avant d'être

auprès de Jeanne d'Albret, reine de Navarre.

Âgée de 12 ans, elle est émancipée et fiancée au protestant Philibert, Comte de Guiche, héritier de la puissante famille de Gramont, favori d'Henri III. Sur la demande de Jeanne d'Albret, la cérémonie des fiançailles se déroule au château de Pau en présence de toute la cour. Le contrat de mariage est signé le 16 août 1567 à Pau. La cérémonie a lieu le 21 novembre 1568 au château de Bidache, résidence des Gramont.

À la mort de son père en 1576, Philibert devient comte de Gramont, et Diane comtesse Mais il semble que ce mariage n'est pas particulièrement heureux. Pendant que son époux est le plus souvent absent et court les champs de bataille des Guerres de Religion, elle réside à Bidache et à Bayonne où elle mène une vie paisible. Elle se réfugie dans des romans, entretient une véritable passion pour la littérature romanesque et de chevalerie. C'est d'ailleurs de l'amour courtois et de l'héroïne du roman l'Amadis des Gaules qu'elle tire et adopte le prénom de Corisande. Forte de ses connaissances littéraires et poétiques, elle est l'amie de Montaigne, qui lui dédie, en les publiant, les 29 sonnets d'Etienne de la Boétie dans son édition de 1595 des Essais

Ses charmes la font alors connaître à l'époque sous le surnom de « la Belle Corisande »

Philibert de Gramont trouve la mort le 7 août 1580 après avoir eu le bras emporté d'un coup de canon au cours d'un combat à La Fère

Diane, qui a alors 26 ans, décide de s'installer dans son château d'Harstel où elle reçoit régulièrement Catherine de Bourbon, la sœur du roi de Navarre. Partageant le goût pour la poésie, la littérature, la musique elles deviennent amies.

C'est à l'occasion de son séjour au château de Pau, chez cette amie, que Diane fait la connaissance du roi de Navarre lors de son retour de la Rochelle, au printemps 1582.. Le roi, séduit par la belle comtesse lui fait une cour assidue et leur relation éclate au grand jour à la suite du séjour du Roi à Harstel en juillet 1583.

Malgré l'insistance de son amant, elle ne veut pas du statut de maîtresse officielle et refuse aussi de s'installer à la cour de Nérac. Mais elle le reçoit en son château à partir de janvier 1583. Jusqu'en février 1585, il y séjourne fréquemment.

Henri lui écrit avec son sang la promesse de l'épouser. Il confie même ce projet à Agrippa d'Aubigné, alors son écuyer, mis celui-ci l'en détourne. Ce compagnon du Béarnais, n'aime pas la catholique Diane d'Andoins et parle d'elle en termes peu flatteurs en décembre 1583 alors qu'elle est à Mont de Marsan, la qualifiant de « une garce de quartier ». « Je vois cette femme, qui est de bonne maison, qui tourne et remue ce prince comme elle veut : la voilà qui va à la messe, un jour de feste, accompagnée pour tout potage, d'un singe, d'un barbet et d'un bouffon »

Ils entretiennent une relation passionnée, au-delà de la simple relation amoureuse. Corisande exerce en effet un ascendant affectif sur son amant, et devient progressivement la confidente, la conseillère et parfois l'inspiratrice d'Henri qui lui confie ses projets, ses doutes, ses inquiétudes. Mais, à partir de 1584, le contexte politique oblige le roi à repartir à la tête de ses troupes et il ne revient à Pau qu'épisodiquement.

S'ensuit une correspondance régulière de grande qualité. Elle apporte un soutien sans faille à Henri, et, lorsqu'il se trouve en difficultés financières, lui fournit les subsides nécessaires à la poursuite de sa politique. Pendant les guerres de Ligue, elle vend pour lui ses diamants, engage ses biens, et va jusqu'à lui offrir une armée de 23 000 Gascons, qu'elle enrôle, entraîne, et arme à ses frais.

Après la victoire de Coutras en 1587 sur les troupes de la Ligue qui lui donne gloire et fortune, Henri rentre en Béarn et dépose à ses pieds les drapeaux pris à l'ennemi.

L'histoire amoureuse avec Corisande touche alors à sa fin. Le roi de Navarre, sensible au charme féminin, s'éprend d'une jeune rochelaise, Esther Ymbert. Le 10 décembre 1587, ils partagent une dernière fois le même lit. Les deux anciens amants continuent à s'écrire en 1588, puis les lettres se font plus rares; et enfin cessent..

Au fil des années, la belle comtesse a perdu ses charmes. Henri IV la trouve « vieillie et cramoisie ». Elle devint trop grasse et si rouge de peau » disent les historiens du temps.

Dès 1590, la jeune Gabrielle d'Estrées la remplace auprès d'Henri.



Elle se retire alors à Hagetmau, à la suite de difficultés financières, et coule des jours paisibles auprès de ses enfants, jusqu'à sa mort en février 1621. Sully écrit qu' »elle avait honte qu'on dit que le roi l'avait aimée, surtout depuis que sa laideur éloignoit ceux qui auroient pu la consoler de l'inconstance de Henri »

Diane d'Andouins eut deux enfants de son mariage : Antoine, né en 1572, le premier duc de Gramont , et Catherine Charlotte qui épousera François Nompars de Caumont, comte de Lauzun.

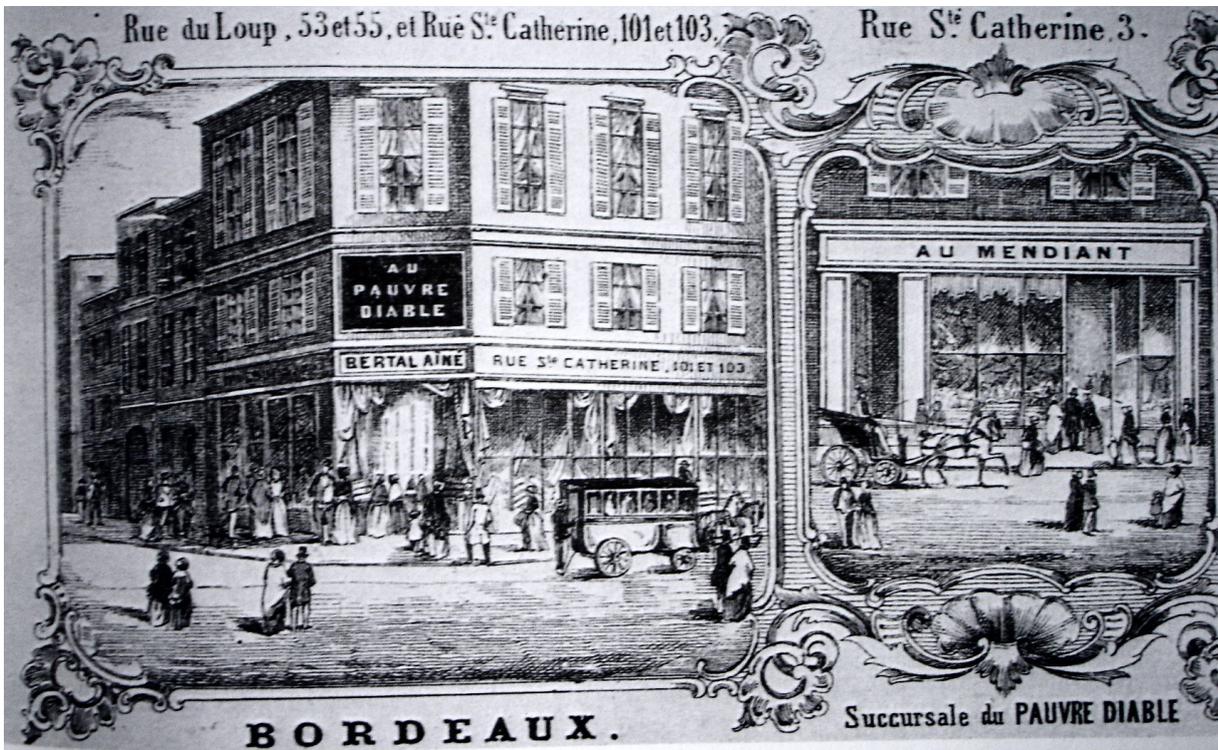
Henri IV et ses maîtresses

Liste regroupant les liaisons reconnues historiquement et celles attribuées par la légende populaire :

- [Fleurette de Nérac](#), vers [1571-1572](#), fille d'un jardinier de Nérac
- [Charlotte de Sauve](#), en [1572](#).
- [Bretine de Duras](#), vers 1573-1574, fille cadette d'un meunier.
- [Louise de La Béraudière du Rouhet](#) dite « La belle Rouet », en [1575](#), fille d'honneur de [la reine Marguerite](#)
- [Louise Borré](#), vers [1575-1576](#), fille d'un notaire royal, elle lui donnera un fils, Hervé (1576-1643)
- [Jeanne de Tignonville](#), de [1577](#) à [1578](#)
- [Victoire de Ayala](#), en [1578](#), fille d'honneur de [Catherine de Médicis](#)
- [Mlle Rebours](#), en [1579](#), fille d'honneur de [la reine Marguerite](#)
- [Mlle de Montagu](#), en [1579](#)
- [Mme d'Allous](#), en [1579](#)
- [Aimée Le Grand](#), en [1579](#)
- [Arnaudine](#), en [1579](#)
- « la garce de Goliath », en [1579](#)
- [Catherine de Luc](#), en [1579](#), fille d'un médecin d'[Agen](#). Elle se laissa mourir de faim lorsqu'Henri IV la délaissa, lui ayant fait un enfant
- [Anne de Cambefort](#), en [1579](#). Elle se suicida en se jetant par une fenêtre après le départ d'Henri IV
- [Françoise de Montmorency-Fosseux](#) ([1566-6 décembre 1641](#)), de [1579](#) à [1581](#), fille d'honneur de la reine Marguerite. Elle eut une fille mort-née du roi en [1581](#)
- [Diane d'Andoins](#), dite « la belle Corisande » ([Gascogne, 1554](#) ou [1555](#)-château d'[Hagetmau](#) en [février 1621](#)), entre [1581](#) et [1587](#)
- [Esther Imbert](#) (ou Ysambert), rochelaise, de [1587](#) à [1588](#). Elle meurt dans la misère à Saint-Denis en [1592](#). Elle eut deux fils d'Henri IV.
- [Martine](#), rochelaise, en [1587](#). Elle eut un enfant d'Henri IV.
- [Antoinette de Pons](#), marquise de Guercheville, en [1590](#). Elle résista peut-être au roi.
- [Catherine de Verdun](#), supérieure de l'abbaye de Longchamp, en [1590](#). Elle recevra le prieuré de Saint-Louis de Vernon.
- [Gabrielle d'Estrées](#) (vers [1571-1599](#)), de [1591](#) à [1599](#)
- [Mme Quelin](#), épouse d'un conseiller au Parlement, en [1598](#)
- [Isabelle Potier](#), femme du président de Boinville, de [1598](#) à [1599](#)
- [Mlle Clein](#), en [1599](#)
- « La Glandée », fille de joie, en [1599](#)
- [Catherine Henriette de Balzac d'Entragues](#) ([Orléans, 1579- 9 février 1633](#)), marquise de Verneuil, de [1599](#) à [1609](#)
- [Marie-Françoise de La Bourdaisière](#), sœur de Gabrielle d'Estrées, en [1599](#)
- [Jacqueline de Bueil](#) (vers [1580-1651](#))
- [Charlotte des Essarts](#) (vers [1580-1651](#)), de [1607](#) à [1609](#)
- [Marie-Charlotte de Balzac d'Entragues](#), entre [1605](#) et [1609](#)
- [Charlotte-Marguerite de Montmorency](#) de [1609](#) à [1610](#) princesse de Condé (liaison contestée)
- [Angélique Paulet 1610](#), C'est en se rendant chez elle avec le Duc de Vendôme que le Roi s'est fait poignarder par [Ravaillac](#). Il devait ensuite rendre visite à [Sully](#) malade.
- **Christine Dabé Internet Wikipédia revue N° 25**



Bordeaux : Quais des Chartrons



ENCORE UN
SERVICE
RENDU
A
MARIANNE
GRÂCE A

NETTOYAGE
PAR LE
VIDE

L'ASPIRATOR

36 Boulevard des Italiens (COIN DE LA RUE
DU HELDER)

IMP. CH. MARILL & C^o 14, Rue de Valenciennes, PARIS

Il y a 150 ans que la Savoie est devenue française



C'est une histoire singulière et complexe que celle de la Savoie appelée Sapaudia au Moyen-âge, devenue un comté au 11e siècle, puis un duché en 1416. De 1792 à 1814, la Savoie a connu une première annexion par la France. En 1815, elle est restituée, avec Nice, au royaume de Piémont-Sardaigne. Chambéry a longtemps été la capitale des ducs de Savoie avant de laisser la place à Turin. L'abbaye de Hautecombe demeure leur nécropole.

En 1860, le royaume de Piémont-Sardaigne s'étend sur les 2 versants des Alpes et comprend : la vallée d'Aoste, le Piémont, Gênes à l'est, la Savoie et le comté de Nice à l'Ouest, la Sardaigne en Méditerranée.

La Savoie occupe un territoire essentiellement alpin et contrôle les passages vers l'Italie et la Suisse. Cette situation lui a valu de tout temps d'être convoitée, occupée et de garder une place stratégique en Europe malgré la petitesse de son territoire. Voyageurs, colporteurs, marchands, pèlerins, contrebandiers, armées de passage ou d'occupation... Beaucoup de monde passe par la Savoie.

Elle compte environ 540 000 habitants, en majeure partie des paysans vivant dans des conditions difficiles. Ils parlent souvent le français, aux côtés du franco-provençal. L'Eglise catholique joue un grand rôle.

Vers 1860, l'exil saisonnier ou définitif se pratique couramment en direction de Paris et des grandes villes françaises. Ainsi à Lyon, les Savoyards travaillent-ils souvent dans l'industrie textile. Ces migrations constituent une manne pour l'économie savoyarde et favorisent les échanges.

C'est l'aboutissement de plusieurs années d'évolution de la « question savoyarde » au milieu de la politique internationale de l'époque. L'ensemble de l'Europe est alors touché par un grand mouvement de construction des identités nationales. La Savoie se trouve progressivement au cœur de tractations territoriales qui vont changer son destin. L'unification de l'Italie se dessine avec le Risorgimento.

Le roi de Piémont-Sardaigne, Victor-Emmanuel II, et Cavour, le chef de son gouvernement oeuvrent pour créer un royaume d'Italie. Pour cela, ils ont besoin de l'appui politique et militaire de la France afin de libérer la péninsule italienne de l'emprise autrichienne. L'aide de Napoléon III se négocie au prix d'une cession de territoires.

La Savoie, province frontière, périphérique de l'Italie naissante devient alors, avec Nice, un instrument d'échange. Le 21 juillet 1858, lors de l'entrevue secrète de Plombières dans

les Vosges entre Napoléon III et Cavour, l'empereur promet son aide en échange de la Savoie et de Nice. Les victoires de Magenta et de Solferino sur les Autrichiens suscitent l'enthousiasme dans le duché. Cependant, dans un premier temps, Napoléon III hésite, ne réclame pas la contrepartie de son soutien. .

En février 1860, des pétitions apparaissent en faveur d'un rattachement de la Savoie du nord à la Suisse. En mars-avril 1860, les appels à l'empereur se multiplient pour demander l'annexion à la France.

La perspective d'un éclatement du vieux duché, les pressions exercées par d'autres pays européens entraînent un ralliement massif à la cause française. Napoléon III réclame alors « les versants français des montagnes », évoquant les frontières naturelles du pays.

24 mars 1860 Après d'intenses tractations diplomatiques, un traité de cession de la Savoie et du comté de Nice à la France, dit Traité de Turin, est signé entre Napoléon III et le roi de Piémont-Sardaigne, Victor-Emmanuel II. Ce dernier « consent à la réunion de la Savoie et de Nice (...), étant entendu que cette réunion sera effectuée sans nulle contrainte de la volonté des populations ». La zone neutralisée de la Savoie du Nord est maintenue.

► 21-22 avril 1860 Un plébiscite est organisé pour ratifier l'annexion. Les Savoyards doivent répondre à la question suivante : « la Savoie veut-elle être réunie à la France ? ». C'est l'une des premières fois où l'on tient compte de la volonté des peuples concernés.

► 29 avril 1860 La Cour d'appel de Savoie à Chambéry proclame les résultats. A une majorité écrasante (plus de 99% des suffrages exprimés), la population se prononce pour le « oui ».

► 14 juin 1860 La Savoie est officiellement remise à la France. Les plénipotentiaires français et sardes signent le « procès-verbal de la remise du territoire formant la province de Savoie » à la France, dans le « salon jaune » du château de Chambéry, l'ancienne demeure des ducs de Savoie.

► 15 juin 1860 Un décret impérial divise la Savoie en 2 départements qui conservent leur nom historique.

► 16-17 juin 1860 Des fêtes populaires se déroulent à Chambéry, Annecy, sur tout le territoire savoyard et en France.

► 14 mars 1861 Victor-Emmanuel II est proclamé roi d'Italie.

L'intégration des nouveaux territoires se fait progressivement avec l'introduction de l'administration française. Le 27 juin 1860, une commission franco-sarde se réunit pour dessiner les nouvelles frontières, « en tenant compte de la configuration des montagnes et de la nécessité de la défense ». Le tracé définitif date du 7 mars 1861.

L'une des premières étapes symboliques, le voyage du couple impérial en Savoie, marque les esprits. Du 27 août au 5 septembre 1860, Napoléon III et son épouse rendent visite à leurs nouveaux sujets. Le voyage s'avère un grand succès, l'impératrice Eugénie croit « assister aux noces éternelles de la France et de l'Empire » en participant sur une gondole à la magnifique fête vénitienne organisée sur le lac d'Annecy le 29 août 1860.

Jean Claude gaillard Divers Internet

Abbaye Notre-Dame du Rivet



L'abbaye **Notre-Dame du Rivet** ou **abbaye Sainte-Marie du Rivet** est une abbaye cistercienne située sur la commune d'Auros, dans le département de la Gironde.

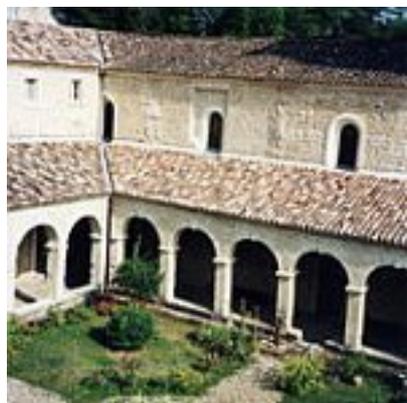
Le nom de l'abbaye vient du ruisseau le Rivet, affluent du Beuve qui traverse le domaine.

Aux origines de la vie cistercienne

Aujourd'hui présente sur quasi toutes les latitudes, adaptée aux diverses sensibilités culturelles, rendue célèbre par Saint Bernard, la vie cistercienne trouve son origine au Moyen Age. Enracinée dans le monachisme bénédictin, elle est un fruit de la réforme grégorienne.

Saint Benoît de Nursie (472-547) est reconnu comme le Père des moines et des moniales occidentaux. Il a laissé une Règle monastique, laquelle fut imposée sous Charlemagne à l'ensemble des monastères de l'empire d'Occident.

Historique



Un document de 1729 fait remonter l'Abbaye du Rivet au temps de Charlemagne et, de fait, l'architecture témoigne d'un établissement monastique d'époque carolingienne dont on voit les murs et les piles englobés dans des constructions postérieures. Il s'agissait sans doute d'un monastère bénédictin.

Ce monastère fut affilié à l'Ordre cistercien en 1189, par l'Abbaye de Ponteaux, elle-même de la filiation de Pontigny. En 1264, une Bulle du Pape Urbain IV prend le Rivet sous sa protection et l'exempte de la juridiction de l'évêque de Bazas. Le monastère est déjà sous le titre de Sainte Marie. Le roi d'Angleterre Henri III Plantagenêt s'engageait à le protéger. C'est de cette époque que date l'église avec ses murs épais de plus d'un mètre.

Le 22 avril 1288, le roi d'Angleterre, Edouard Ier accorde une rente annuelle au monastère. Celui-ci sera érigé en abbaye en 1408. Eprouvée par la Guerre de Cent Ans qui fut terrible dans la région, l'abbaye ne compte plus que cinq religieux en 1478. En 1593, on garde le souvenir d'un certain Jean de Fabas, protestant, dont les troupes pénétrèrent dans l'abbaye, molestèrent, mutilèrent les moines, pillèrent, démolirent, mirent le feu aux archives et aux bâtiments et laissèrent la communauté dans la misère et les ruines

Au XVII^e siècle, plusieurs abbés du Rivet restaurèrent tout à la fois la vie conventuelle et les bâtiments. En 1702, Louis XIV nomma un abbé commendataire. Il ne restait à ce moment qu'un moine. Le XVIII^e siècle est marqué par la construction et l'ornementation de l'abbaye au goût baroque du temps. Ce fut une époque prospère. En 1779, l'abbé sera Charles Benjamin Leclerc de Buffon, frère cadet du célèbre naturaliste. Grâce à lui, de beaux arbres furent plantés dont il reste encore quelques témoins aujourd'hui.

A la Révolution, il ne restait que 2 moines. Devenu bien national, le monastère fut vendu le 30 mars 1791 et une partie de son ameublement dispersée. En 1880, le cardinal Donnet vint bénir la statue de pierre représentant Notre Dame du Rivet, laquelle se trouvait depuis la révolution dans le cimetière de Brannens. Le 25 mars 1885, le Rivet devint la propriété de la famille TAMIZE qui s'employa à faire restaurer le monastère. Le couple Ismen de Tamizé fut encouragé dans cette entreprise par sa gouvernante Louise Ripas laquelle fut guérie à Lourdes en 1887, et fut à l'origine de la création au Rivet d'une grotte semblable à la célèbre grotte de Lourdes (bénie le dernier jour de l'année 1890).

Puis, en 1938-1939, les moniales cisterciennes de Blagnac (Haute-Garonne) qui cherchaient depuis 1936 (époque de la construction de l'aéroport de Toulouse) un nouveau domaine, s'installèrent au Rivet. C'est la grotte qui décida l'abbesse de Blagnac à acquérir le Rivet. Elle vit là un signe : Jeanne VEDERE, (la cousine de Bernadette Soubirous) avait été religieuse à Blagnac (de 1867 à sa mort, en 1899). Il y eut beaucoup à restaurer et à aménager durant les années de guerre qui furent très difficiles et les sœurs travaillèrent très dur et menèrent une vie très pauvre pour faire face à tous les frais.

Aujourd'hui la vie monastique continue dans ce lieu chargé d'Histoire et... l'on continue de restaurer et d'aménager !



Christine Dabé site Internet Abbaye Ste Marie du Rivet

Expressions d'ici

Soupe Osiris

Mauvaise soupe .

Expression que l'on doit au bateau soupe ancré en Garonne où l'on servait un peu de réconfort aux plus démunis.

Le restau du cœur de l'époque. Cet établissement était ancré face à la porte de la Monnaie, il fut supprimé sous l'Occupation

Plume la poule

Comme la Baranquine, Tartifume, ou Grattequina lieu qui doit beaucoup à sa consonnance. Ce lieu dit de Talence était un rendez vous d'amoureux et de chasseurs, activités parfois voisines.

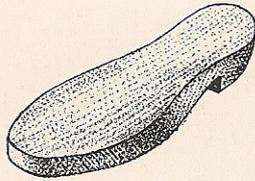
Plumer la poule est aussi le titre d'un recueil de contes locaux de Louis Palanqui et Henri Bouffard (1924) dont le héros , un perroquet a donné son nom à l'ouvrage .

Pèle Gigot

Employé de l'octroi : ainsi nommé car « il prélevait une tranche sur toutes les viandes pénétrant dans la cité » en plus de la perception d'un droit administratif. Ce droit aujourd'hui n'existe plus et le terme de pèle gigot a désigné le douanier particulièrement sur les quais où à Bordeaux , la douane était très présente.

A signaler l'existence de maisons de pèle gigot , barrières Saint Génès, de Toulouse et du Médoc.

Christine Dabé Extrait de « Les mots d'ici » de Guy Suire



LA SEMELLE
DE GALOCHE

Ces semelles avec talon, épaisses et raides, en bois d'aulne, protégeaient jadis les pieds des ouvriers des fermes et des fabriques.

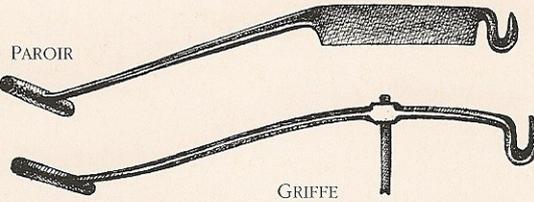
COUTEAUX A TAILLER
LES SEMELLES

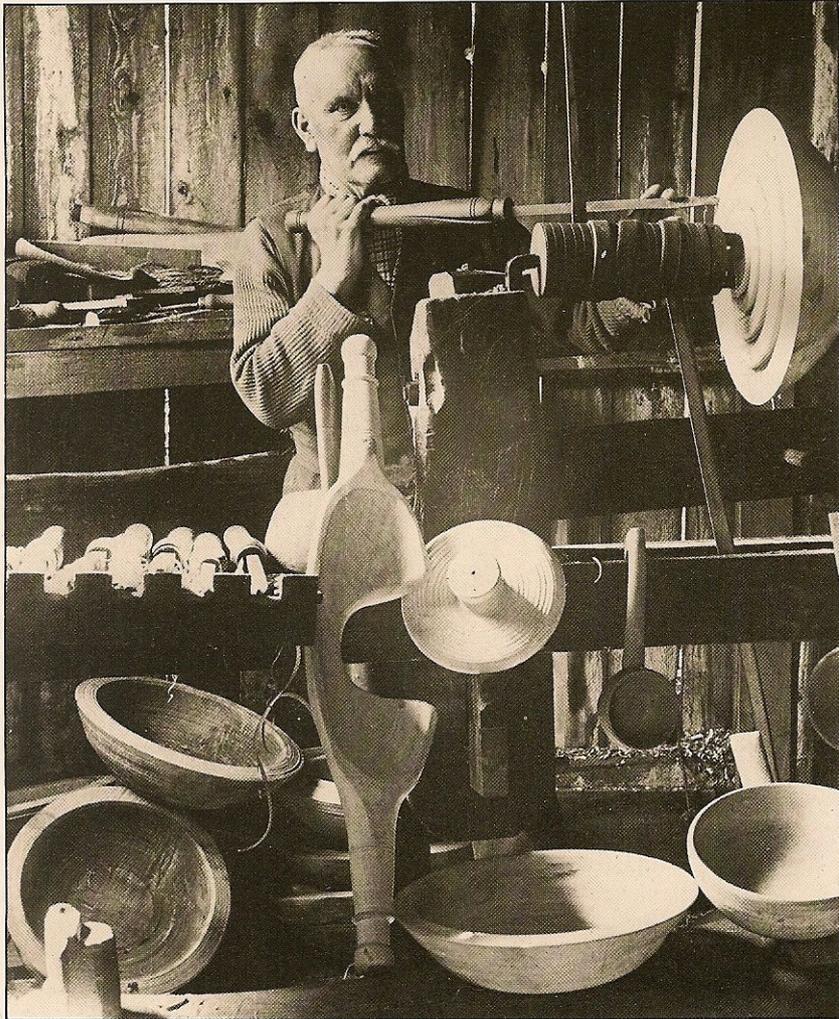
Le découpage d'une billette, pour qu'elle s'adapte au pied humain, demande de l'habileté et de nombreux coups de lames différentes. L'avantage des couteaux à levier utilisés pour ce découpage est que vous pouvez exercer un gros effort sur la lame tout en présentant le bois sous n'importe quel angle.



édentaires, les fabricants de galoches avaient leur propre atelier (voir pp. 132-133) tandis que les *galochiers* étaient des itinérants qui vivaient sur le lieu de leur travail – dans les bois, dans des camps au milieu des arbres qui leur fournissaient leur moyen d'existence. Ils faisaient des ébauches de semelle pour des fabricants de galoches indépendants, mais le gros de leur production allait aux fabriques.

Leur matière première était l'aulne, le saule, le bouleau, le sycomore ou le hêtre; surtout l'aulne qui pousse plus vite et dont la fibre grossière et tendre est facile à découper. Il résiste à l'eau et isole durablement du sol des ateliers humides et de la boue des champs.





le tourneur sur bois

Capella San-Jacobi de Castro-Novo



Dessin de Lucien Colaud